

L'espace métaphysique dans *Le Mont Analogue* de René Daumal

Hildegard Konok

[Voici deux extraits-clé de la thèse de maîtrise intitulée "La notion de l'espace dans *Le Mont Analogue* de René Daumal", écrite sous la direction de James Brown et approuvée en septembre 1996. Nous donnons d'abord le résumé en anglais.]

In the didactic novel, Le Mont Analogue, René Daumal, twentieth century poet and mystic, recounts the tale of a small group of mountain climbers in search of the mountain of their lives. As the sub-title, A Novel of Symbolically Authentic Non-Euclidean Adventures in Mountain Climbing, so wryly indicates, the work is an amusing allegory which explores the idea that the real mountain which each of us has to scale is within our hearts and souls. The tale is in essence the story of Daumal's own spiritual quest and journey, a journey which ended for him before he was able to complete this novel.

This study analyses the way in which Daumal uses the notion of space to enhance the principal themes in Le Mont Analogue. He views space with its unlimited metaphorical potential as a literary device to explore the role of human perception in a spiritual journey. For Daumal, the key to spiritual growth lies in our desire and ability to see the summit of the mountain through the mirrors of our own soul. Only through self-knowledge and self-awareness can we hope to climb ever higher on the slopes of the mountain. Only in the sacred spaces of our innermost being can we hope to unravel the deepest mysteries of our existence and finally learn to see.

Specifically, we consider how the author develops the theme of spiritual growth and perception in his quest for the mountain-top through the use of descriptive, geometric, and metaphysical space. To examine how spatial imagery functions in creating a sense of spiritual progression, transformation and illumination in the novel, we have used a semiotic approach, and in particular the theories of Charles Peirce, to interpret the multi-layered meanings of Daumal's signs.

III. *Le Mont analogue*

Daumal donne au *Mont Analogue* le sous-titre ironique: *Roman d'aventures alpines, non euclidiennes et symboliquement authentiques*. Souvent énigmatique, cette œuvre qui transpose en conte philosophique l'évolution de la vie spirituelle de Daumal est toujours captivante.

Pour Daumal "l'art n'est pas une fin en soi; il est un moyen au service de la connaissance" (Biès 57). Il ne considère pas la littérature comme une chose en soi mais comme une action, une sorte de yoga par laquelle l'écrivain peut "se disposer intérieurement pour être le meilleur réceptacle possible de la Saveur" (ibid.).

Aux yeux du lecteur qui connaît l'esprit daumalien, *Le Mont Analogue* semble moins être un roman de sagesse-fiction qu'un long poème en prose dont le lecteur doit interpréter les signes et les images, car il faut tenir compte du fait que pour Daumal l'acte d'écrire offre au poète la meilleure possibilité de s'éveiller et d'éveiller autrui. Il nous invite à l'accompagner sur la quête du Mont Analogue, à l'aide de ses analogies, de ses images, de ses métaphores. C'est lui qui nous guide, qui nous prépare le chemin de la connaissance. A nous de trouver les clefs, de retrouver ses traces et de nous éveiller. Mais, une fois embarqué dans l'aventure d'apprentissage, Daumal apprend également avec nous.

Quelle que soit l'optique du lecteur, *Le Mont Analogue* est une espèce d'autobiographie spirituelle. D'une part, l'auteur y insère certains faits qui évoquent ceux de sa propre vie, telle la description de ses expériences de la mort comme jeune garçon, ou la ressemblance transparente du Père Sogol avec Alexandre de Salzmann, pour en citer seulement quelques exemples. D'autre part, dans le mouvement de la narration elle-même, on peut discerner une hésitation constante de la part de Daumal entre l'univers fictif du *Mont Analogue* et son propre univers réel. Le narrateur Théodore, par exemple, n'est que très légèrement camouflé, étant donné que la voix familière de Daumal résonne si clairement et si souvent dans sa bouche. D'ailleurs, dans ses notes de travail où Daumal esquisse les trois derniers chapitres du *Mont Analogue*, il est intéressant de noter qu'il emploie le pronom "nous", alors même qu'il écrivait d'une façon objective à propos de ses personnages fictifs.

Inconsciemment fait? Peu probable chez Daumal. Est-ce possible que Daumal tente de nous montrer que c'est seulement en essayant de

franchir l'infranchissable, de dire l'indicible et de connaître l'inconnaissable que l'être humain serait capable de transcender l'espace impénétrable qui existe entre notre univers humain et l'univers de l'Infini?

Quelle ironie que lorsqu'il s'approche de la fin de son roman, Daumal s'approche aussi de sa propre fin. Quelle ironie de plus qu'il arrête son roman avec une virgule suspendue éternellement dans le vide - une virgule, cependant, qui semble signaler, comme le doigt, muet et immobile, le sommet.

Comme s'il savait d'avance qu'il ne finirait jamais d'écrire *Le Mont Analogue*, Daumal décrit comment il envisageait de traiter le projet d'une expédition au Mont Analogue:

Je ne parlerais pas *de* la montagne, mais *par* la montagne. Avec cette montagne comme langage, je parlerais d'une autre montagne, qui est la voie unissant la terre au ciel, et j'en parlerais non pas pour me résigner mais pour m'exhorter. Et toute l'histoire - mon histoire jusqu'à ce jour, vêtue de mots de montagne - fut tracée devant moi. Toute une histoire qu'il me faudra maintenant le temps de raconter, et il me faudra aussi le temps d'achever de la vivre. (MA 174)

Est-il possible que Daumal suggère que "le centre de tout" soit en même temps au centre même de l'être humain? L'entière signification du *Mont Analogue* réside dans la promesse sacrée universellement manifeste en toute écriture spirituelle qu' "on doit rechercher Ce qui est en ce lieu, et Le connaître" (Biès 107-108).

L'ascension de la montagne n'est finalement que l'ascension de soi-même et c'est "par la réalisation du fragment d'être que nous sommes que nous pouvons atteindre l'Être universel. C'est dans la caverne du cœur que nous pouvons réaliser l'immensité des espaces" (ibid. 106).

Est-il juste de penser qu'en s'arrêtant là dans le récit, là tout au milieu de la phrase, Daumal pressentait bien que la cime de la montagne n'est pas autre que la cime dans notre âme, mais qu'avant que l'on puisse comprendre cette vérité ultime, il faudra au moins *essayer* de parcourir les montagnes et de chercher le sommet. Daumal offre le conseil suivant aux alpinistes:

On ne peut pas rester toujours sur les sommets. Il faut redescendre...
A quoi bon? Voici: le haut connaît le bas, le bas ne connaît pas le haut. En montant, note bien toutes les difficultés de ton chemin; tant

que tu montes, tu peux les voir. A la descente, tu ne les verras plus, mais tu sauras qu'elles sont là, si tu les a bien observées. (MA 162)

D'ailleurs, faire l'ascension du sommet sans métamorphose spirituelle nous conduirait au sommet qui ne montrerait qu'un autre sommet plus loin. Cette transformation nécessaire est liée intrinsèquement à nos efforts, à nos tentatives, souvent suprêmes, pour essayer de chercher le sommet. Dans ce sens, arriver à la cime n'est que secondaire, car une fois là, on voit clairement qu'il faut nous rediriger dans la direction de notre propre âme avant que l'on puisse trouver le sommet ultime de notre connaissance. C'est quand on redescend à notre source, à notre origine "au centre de tout" que l'on se retrouve transformé, renouvelé parce qu'on voit autrement.

Si *Le Mont Analogue* est "le récit d'aventures symboliquement authentiques", il est surtout "le récit d'aventures authentiquement symboliques" (Biès 101). Cependant, au premier regard, le conte est très simple et amusant comme c'est souvent le cas des contes analogiques.

Ce récit raconte l'histoire du narrateur, Théodore, qui vient de publier un article dans un journal scientifique sur la signification symbolique de la "montagne" dans les écritures mythologiques. Il s'adresse surtout à la possibilité qu'il existe une Montagne ultime, "lieu entre la Terre et le Ciel" dont "le sommet unique touche au monde de l'éternité ... [et] elle est la voie par laquelle l'homme peut s'élever à la divinité, et la divinité se révéler à l'homme" (MA 15-16). Il avait écrit l'étude assez rapidement sans vraiment penser que quelqu'un prendrait son article à la lettre. Donc, il est un peu surpris quand il reçoit un message d'un certain Père Sogol qui se déclare tout à fait en accord avec le raisonnement de Théodore à propos de l'existence du Mont Analogue. Il propose l'idée de se réunir aussitôt que possible pour planifier l'expédition. Soupçonnant que Sogol est un peu fou, Théodore décide néanmoins de fixer un rendez-vous quelques jours plus tard. Après la rencontre, il change très vite d'avis, retrouvant en Sogol un homme de valeur. Sans délai, ils rassemblent une équipe d'amis qui partagent leur enthousiasme pour le projet. Il y en a douze dont le médecin anglais Arthur Beaver, qui leur offre tout de suite son bateau, l'Impossible.

Sogol leur explique que selon ses calculs la montagne devrait se situer aux antipodes de l'Europe dans le Pacifique du Sud sur un continent rendu invisible par un phénomène curieux concernant "un anneau de

courbure plus ou moins large, impénétrable, qui, à une certaine distance entoure le pays d'un rempart invisible, intangible, grâce auquel, en somme, *tout se passe comme si le Mont Analogue n'existait pas*" (MA 64).

Théodore, Sogol, et le docteur Beaver sont rejoints par Renée, la femme de Théodore, deux jeunes frères autrichiens, Karl, étudiant en métaphysique orientale, et Hans, expert en physique et mathématiques, Judith Pancake, une artiste américaine et, finalement, un linguiste, Ivan Lapse. Les quatre autres personnes s'excusent en disant qu'ils ne sont pas disponibles en ce moment. En réalité pourtant ils sont en train d'organiser leur propre expédition dans le but de dépouiller le continent invisible qu'ils croient rempli de trésors. Ignorants de l'expédition lancée par les quatre "dégonfleurs" (MA 78), nos aventuriers s'embarquent sur l'Impossible et, peu de temps après, "la nécessité d'un intense travail en commun" (MA 85) liait les uns aux autres et les consolidait en "une seule famille... une famille comme on en voit peu" (ibid.).

Par la suite, les aventuriers arrivent au Pacifique du Sud dans la région du continent invisible. Le cap de leur bateau mis sur l'orient, chaque soir au coucher du soleil ils attendent avec impatience le moment fortuit où l'île merveilleuse se révélera sur l'horizon. Des jours et des jours passent, mais les portes de ce pays invisible ne veulent pas s'ouvrir. Leur enthousiasme commence à se transformer en doute et en incertitude. Une question les préoccupe. Lorsqu'on va dans un pays étranger, pour obtenir des choses, des provisions, il faut avoir de la monnaie ou un objet de valeur comme des bijoux, du tabac, des munitions. Mais, pour les êtres supérieurs du Mont Analogue, qu'est-ce qui pourrait constituer une monnaie d'échange? Ils finissent par se demander s'ils possèdent même une chose de vraie valeur dans leur vie:

Chacun faisait son inventaire et chacun de jour en jour se sentait plus pauvre, ne voyant rien autour de lui ni en lui qui lui appartint réellement. Si bien qu'un soir ce furent huit pauvres hommes ou femmes, démunis de tout, qui regardaient le soleil descendre sur l'horizon. (MA 106)

Telle est leur transformation ("démunis de tout"), qu'ils sont prêts à abandonner un monde familier pour s'élancer dans un univers inconnu. Maintenant, les portes du monde invisible s'ouvrent pour les laisser

entrer. Tout à coup, aspiré par un vent puissant, le bateau est poussé au long d'un tunnel d'air, transporté ainsi sans effort de l'autre côté de l'anneau courbe à l'île du Mont Analogue.

Le quatrième chapitre nous introduit donc au monde du Mont Analogue. La ville dans le port s'appelle Porte-des-Singes "alors qu'il n'y avait pas un seul quadrumane dans la région" (MA 113). Dès leur arrivée au port, les navigateurs devenus alpinistes, se mettent à monter au sommet de la montagne. Peu à peu ils commencent à comprendre qu'il ne sera pas suffisant de se munir d'équipement et de provisions. Seul l'approvisionnement de l'intérieur de leur âme pourra les préparer pour l'ascension transformatrice de la montagne.

Le point tournant du conte se produit quand Sogol, dans un moment très émouvant, découvre le mystérieux et rare péradam, seul objet d'échange valorisé par les habitants du Mont Analogue. Par cela, Daumal veut signaler que le groupe éprouvait un changement d'esprit radical et qu'il serait dès ce moment prêt à faire l'ascension. Inspiré par la métamorphose spirituelle de Sogol, la petite équipe se met en route le lendemain. Ils montent en silence, chacun d'entre eux profondément plongé dans sa réflexion sur l'expérience à venir.

En fin de compte, cette œuvre est didactique dans le sens classique: c'est un récit qui vise à provoquer la réflexion mais toujours en nous enchantant, nous amusant et nous captivant, loin de toute moralisation. Daumal affectionne dans ses entretiens pédagogiques une approche socratique qui encourage le lecteur à trouver lui-même une réponse à ses questions. Parfois il nous guide sur un chemin d'images, de symboles, d'analogies, où se trouvent ça et là "d'immenses et poétiques leviers, des rendez-vous, des signes" (Biès 121). C'est à nous de les découvrir, de les savourer et de les comprendre. À nous de discerner les couches de signification et la densité enchâssée dans chaque message.

Forte de cette connaissance de Daumal et des éléments essentiels de sa pensée - connaissance indispensable pour décoder ses messages, nous nous mettons donc à démasquer et à interpréter les signes et les images de l'espace dans *Le Mont Analogue*.

[...]

IV C. L'Espace métaphysique

Les connaissances humaines

Pour Daumal, l'exploration de toute connaissance humaine doit provenir non simplement de notre capacité de raisonner mais aussi bien de notre vécu spirituel. Il nous conduit à réfléchir aux pièges inhérents à une approche purement rationnelle dans la quête de l'être absolu, des origines de l'univers et des principes premiers de la connaissance. Lisons la description de la mansarde de Sogol pour une illustration géniale de sa position sur ce sujet:

Le long du sentier, collées aux vitres ou accrochés aux arbustes, ou pendant du plafond, de sorte que l'espace libre était utilisé au maximum, s'offraient à la vue des centaines de petites pancartes. Chacune portait un dessin, une photographie ou une inscription, et leur ensemble constituait une véritable encyclopédie de ce que nous appelons les "connaissances humaines". Un schéma d'une cellule végétale, -le tableau des corps simples de Mendeleïv, ... -des statistiques économiques et démographiques, -des phrases musicales, ... -des cartes géographiques ... enfin, tout ce qui devrait meubler le cerveau d'un Mirandole du XXe siècle. ... Ces figures et inscriptions, nous en avons tous une collection plus ou moins étendue dans notre tête; et nous avons l'illusion que nous 'pensons' les plus hautes pensées scientifiques et philosophiques, quand quelques-unes de ces fiches se sont groupées d'une façon ni trop coutumière ni trop nouvelle, par hasard - c'est-à-dire par l'effet des courants d'air, ou simplement du fait du mouvement incessant qui les agite, comme le mouvement brownien agite les particules en suspension dans un liquide. Ici, tout ce matériel était visiblement hors de nous; nous ne pouvions nous confondre avec lui. (MA 24-27)

Cet extrait illustre, de façon humoristique, les théories de Daumal sur le phénomène des connaissances humaines. En effet, Daumal constate qu'il existe deux ordres de pensée. Le premier consiste en l'aptitude intellectuelle, c'est-à-dire, la capacité qu'a l'homme d'apprendre des faits, de produire et d'analyser des idées et d'argumenter pour ou contre certaines théories. Ces savoirs, qui sont éparpillés ça et là et qui sont dispersés visiblement comme "par hasard", se manifestent toujours d'une façon extérieure. Ces pensées nous entourent, rivalisant continuellement les unes avec les autres pour attirer notre attention pour que "l'espace

libre” dans notre cœur puisse être “utilisé au maximum”. Pourtant, ces “petites pancartes”, “collées”, “accrochées” à notre âme sont des produits externes d’une opération de l’esprit. Elles sont “hors de nous” et ne font pas partie de notre essence. (“Nous ne pouvions nous confondre avec [elles].”) Seules, néanmoins, elles ne contribuent guère à l’illumination spirituelle, diminuant souvent même la perception de l’individu. En employant des images comme “pancartes”, “dessin”, “photographie” et “inscription”, Daumal veut montrer que cette espèce de savoir comprend des éléments fragmentés et illusoirs. Ceux-ci ne sont que des meubles du cerveau, “des petites images”, et non pas son essence. Daumal les caractérise comme des “figures” et des “inscriptions” que nous collectionnons sans rien ajouter à notre capacité de comprendre. Le résultat c’est que nous n’avons que “l’illusion” de penser, car ce genre de pensée est machinal et morcelé, répondant aux caprices extérieurs (“des courants d’air”), tels que nos émotions (“du mouvement incessant qui les agite”) et notre intellect imparfait (“ces fiches se sont groupées par hasard”). Cette pensée est donc plutôt une sorte de réaction provenant de nos besoins humains. Dans ce sens, elle est transitoire et illusoire comme tout “matériel” humain.

Le deuxième ordre de pensée est issu de la contemplation qui considère les phénomènes dans leur totalité et non séparément. La pensée contemplative qui s’installe au niveau très profond de l’intérieur de l’âme, dépend étroitement d’une préparation patiente de l’esprit. En décrivant la pensée de Sogol, Théodore dépeint “une force aussi sensible que la chaleur, la lumière ou le vent” (MA 27). Cette pensée retrouve sa puissance dans le fait qu’elle rassemble et fusionne en elle-même les différentes ressources de l’esprit; elle opère à partir du centre de l’espace intérieur de l’âme. Par conséquent, elle tire son origine de l’unité et de l’union avec l’Infini.

L’idée d’afficher les connaissances collectives de l’homme sur les murs de la mansarde sous la forme de petites pancartes est une façon ingénieuse de montrer la conception qu’a Daumal de la pensée humaine. D’une part il affirme sur le plan visuel la nature externe de cette catégorie de savoir. D’autre part il manifeste de façon amusante mais indiscutable son caractère précaire et fragile. La liste à perte de vue de sujets que représentent les pancartes indique également que l’accumulation de découvertes intellectuelles n’est rien qu’une collection. Tout cela se

produit sans illuminer davantage notre compréhension. Pour représenter ces deux genres de raisonnement, Daumal met en contraste deux images spatiales qui sont concrètement différentes. D'un côté, il crée l'impression qu'il existe un espace dont l'air se replace du centre vers l'extérieur: autrement dit, c'est la dispersion de l'énergie attribuée aux connaissances externes ou à la pensée déductive. De l'autre côté il introduit l'image d'une force unique et durable: la pensée de Sogol ou la pensée inductive. Celle-ci se distingue, non par l'effet des courants d'air et des mouvements agités, mais par la puissance unificatrice de "la chaleur" (la purification), "la lumière" (l'illumination) et le vent (le pouvoir de se maîtriser soi-même). Cette force est capable "de voir les idées comme des faits extérieurs" (ibid. 27) et elle reconnaît que la vraie connaissance doit émaner de la compréhension spirituelle.

Dans ce domaine, Daumal se laisse clairement influencer par l'enseignement de Gurdjieff qui constate que l'homme n'est plus qu'une machine et que nous vivons dans les entraves de nos émotions, de nos pensées, de nos fonctions. Puisque le premier ordre de pensée est la récolte de l'opération au centre de notre vécu égoïste ou machinal, la seule façon de nous libérer de cette vie réactive est de maîtriser tous les moi qui résident en notre âme. D'après Gurdjieff, il faut trouver un équilibre entre les connaissances externes du savoir et la connaissance de Soi-même. Lisons ses réflexions sur ce sujet:

Knowledge by itself does not give understanding. Nor is understanding increased by an increase in knowledge alone. Understanding depends upon the relation of knowledge to being. Understanding is the resultant of knowledge and being. And knowledge and being must not diverge too far, otherwise understanding will prove to be far removed from either. At the same time, the relation of knowledge to being does not change with a mere growth of knowledge. It changes only when being grows simultaneously with knowledge. In other words, understanding grows only with the growth of being. (Ouspensky 67)

Afin de bien distinguer entre ces deux catégories de pensée ou, plutôt, deux façons de penser, Daumal met en opposition les deux espaces d'opération à l'intérieur et à l'extérieur de l'âme. Il montre que l'homme vit d'habitude dans un état de conscience qui dépend presque entièrement de son existence extérieure, c'est-à-dire de ses pensées, ses

humeurs et ses sentiments. Son vrai Moi, son Essence unique et permanente est rendu invisible, éclipsé par ces forces impulsives. Dans ce sens, cet état de conscience est tout à fait subjectif, inconscient et habituel. L'homme dort, soit dans un état de conditionnement profond, soit dans un état de veille apparente. Pour que l'homme puisse atteindre une vraie connaissance, il s'agit de redresser l'équilibre entre le Moi (l'Essence) et des milliers de moi (la personnalité). Selon Gurdjieff, l'évolution vers une connaissance spirituelle est directement liée à la conjonction d'une personnalité et d'une essence plus ou moins également développées.

Le Sommet de la Montagne

Il est déjà clair que, pour Daumal, la montagne symbolise trois états de perception que peuvent connaître certains hommes au moment propice: la terre des hommes, l'espace intermédiaire et le ciel de l'Infini. Autrement dit, le bas représente l'espace de la vie humaine dont provient toute existence. Ensuite, il y a l'espace intermédiaire de la montagne d'où procède tout épanouissement spirituel. Enfin, il existe l'espace pur et clair de la Connaissance. La traversée qui va du conscient à l'éveil est possible seulement après qu'on a vécu un changement profond et radical de la perception, soit un mouvement de l'âme. La conversion envisagée par Daumal ne suppose pas simplement le mouvement d'une sorte de croyance vers une autre, mais c'est plutôt le passage de la pensée humaine à la compréhension divine. Atteindre le sommet de la montagne n'est rien d'autre que la fusion parfaite, l'identification totale de l'homme avec l'Infini. Daumal s'exprime de la façon suivante:

Là, au sommet plus aigu que la plus fine aiguille, seul se tient celui qui remplit tous les espaces. Là-haut, dans l'air le plus subtil où tout gèle, seul subsiste le cristal de la dernière stabilité. Là-haut, en plein feu du ciel où tout brûle, seul subsiste le perpétuel incandescent. Là, au centre de tout, est celui qui voit chaque chose accomplie en son commencement et sa fin. (MA 169)

Dans les notes de travail qu'il nous donne à la fin de son œuvre, René Daumal nous dirige, avec la plus grande éloquence, pour la dernière fois vers le chemin manifeste du sommet. De prime abord, il nous fait croire qu'il existe la Montagne. Plus important, il arrive à nous

convaincre de la nécessité de croire que l'homme est capable de faire l'ascension. Alors, il multiplie dans la citation ci-dessus des images de l'Ascension afin de souligner l'importance de cette croyance. Par la répétition des signes déictiques "là" et "là-haut" au début de chaque phrase, Daumal nous conduit dans la direction de son idée maîtresse: le sommet est le point culminant qui exprime toute la perfection que nous pouvons concevoir ou désirer comme êtres humains. L'emploi des images qui évoquent le point extrême du Mont Analogue ("sommet"/"aigu"/"aiguille"/"ciel"/"centre de tout"), nous rappelle la grande hauteur de nos plus hauts désirs. Cependant, en utilisant des images et des termes opposés ainsi que "gèle"/"brûle", "air"/"feu", "commencement"/"fin", "remplit"/"espace", il montre que le sommet possède la capacité unique d'unifier, par la fusion divine, toute opposition et toute dichotomie de notre existence. À cet effet, Daumal offre au lecteur un sentiment puissant de l'omniprésence divine à force de la répétition, qui est presque un refrain, des pronoms "seul" et "celui" dans le texte donné. De plus, quelques métaphores comme "le perpétuel incandescent", "le centre de tout" et "celui qui remplit tous les espaces" servent à provoquer en nous l'idée de l'Infini. Mais, ces deux pronoms peuvent également signaler la présence de l'homme, l'initié, qui possède assez de courage pour faire l'ascension. Pour celui qui peut "se tenir", qui ne tombe pas de son chemin, il y a la promesse de l'illumination ("le perpétuel incandescent"), de la perception la plus "aiguë", de la connaissance divine ("qui voit chaque chose accomplie"). Les images multivalentes de transformation et d'incarnation sont nombreuses. La répétition de "là"/"là-haut" et de "seul"/"celui" agit comme un signe déictique qui fortifie l'image visuelle d'un point culminant où tout se rassemble. Cette répétition, comme un mantra, produit également la sensation d'intégration par laquelle on arrive enfin à voir la possibilité de remplir "tous les espaces". Dans l'espace du Ciel, "dans l'air le plus subtil" où l'homme est habile à percevoir des unités et à sentir des rapports que ceux qui sont toujours au monde du bas ne discernent pas, là tout s'unit par fusion ("tout gèle") et tout s'éclaircit ("tout brûle"). Car là, "au centre de tout", au sommet de l'âme, au centre même de l'être humain, c'est là qu'on doit retrouver Celui qui réside en cette espace et on Le connaît:

L'entière signification du Mont Analogue relève de cette promesse sacrée, clamée à l'origine des temps immémoriaux, et qui pourrait servir d'exergue à l'ouvrage. L'immuable Atmâ qui réside en la fine pointe de l'âme, plus petit qu'un grain d'orge, plus grand que l'univers, tel est bien ce cristal de la dernière stabilité. (Biès 107)

Il serait séduisant ici d'explorer encore les concordances entre l'optique daumalienne du signe et son processus de signification, et la sémiotique de Charles Peirce. Car les deux hommes, poussés par leur "inguérissable besoin de comprendre" (MA 33), croient profondément que tout signifie. Peirce va jusqu'à constater que l'homme lui-même est un véritable signe. Il est aisé de voir un rapport entre la conception qu'a Daumal de la signification des trois mondes de la montagne et le système triadique qu'est le signe peircien. Pour Peirce, ainsi que pour Daumal, un signe est une sorte de *triade* qui consiste en le *representamen*, son *objet* et son *interprétant*.

Le *representamen*, exactement comme la base de la montagne, le monde des hommes, est l'élément du signe qui nous est directement accessible par la capacité humaine de voir, d'entendre, de percevoir, de penser, etc. De même, c'est par le monde du bas, "le monde des tomates, des peaux de bananes, des commères en sueur" (MA 20), dont provient toute créature vivante, que la sémiotique commence. D'après Daumal, dans ce monde des mortels, notre perception qui est directement liée à nos tendances fondamentales, est toujours indifférenciée et peu évoluée. Mais, c'est là où doit commencer la première étape de l'Ascension.

Dans la mesure où le *representamen* est quelque chose qui tient lieu de quelque chose d'autre (*aliquid stat pro aliquo*), il n'est que la représentation de son propre objet. De cette façon, le *representamen* est un premier élément du signe dont l'objet est le second. Mais, en fait, la dynamique est un peu plus compliquée. Par exemple, lorsque Narcisse regardait son image dans l'eau, son reflet était le *representamen* de lui-même, l'objet. Pour sa part cependant, Daumal sait très bien que toute analogie doit être interprétée dans une optique oppositionnelle: l'objet (le sommet, le Ciel) désigne l'Essence, tandis que son reflet (la base, le monde humain) représente la Substance indifférenciée. Car, si l'objet ne peut pas exister sans le *representamen*, qui est la facette du signe qui nous est directement accessible, le Divin ne peut pas également exister sans la

présence consciente de l'homme, sans l'intervention de sa conscience comme interprétant. C'est ainsi que l'Essence ne peut pas exister sans la Substance.

Dans le schéma peircien, le troisième élément dans la relation triadique de signification ou sémiose est donc l'interprétant du signe. L'idée correspondante chez Daumal se trouve, sans doute, dans l'espace intermédiaire de la Montagne. Ce n'est que par l'impulsion expansive de notre perception, impossible à réaliser sans l'ascension de la montagne, l'ascension effectivement de soi-même, que l'on pourrait décoder le message du sommet. Parallèlement, selon Peirce, toute pensée (toute perception) est signe et manifeste un caractère triadique. Pour lui, "chaque fois que quelqu'un pense, il monologue silencieusement, et un monologue est un dialogue dont les locuteurs sont deux instances d'une même personne; mais dialoguer, c'est émettre et interpréter des signes" (Pesot 80). Ce processus de sémiose trouve sa concordance avec la forte conviction de Daumal que c'est dans la caverne de son cœur que l'homme peut s'éveiller à la connaissance du signe éternel. Car atteindre la cime de la montagne veut dire essayer de réduire autant que possible l'espace de la signification entre l'homme et l'Infini, franchir l'espace entre le *representamen* et l'objet et ainsi s'identifier totalement avec l'Objet suprême. Au moment même de cet état d'identification, l'Objet cesse d'exister. Il ne reste que l'état de voir et de percevoir.

On voit que Peirce distingue nettement entre une interprétation ou réaction automatique (par exemple celle qu'une machine donne à un signal qui lui arrive) et une interprétation sémiotique. La première transmission du signe fait partie des rapports dyadiques, tandis que la seconde se produit par l'intervention d'une intelligence, d'une pensée ou d'une perception. Ce processus est le résultat d'un rapport triadique, autrement un signe. Cette notion évoque le point de vue de Daumal que chez la plupart des personnes, les actions, les pensées et les paroles sont tout à fait automatiques. Celles-ci ne sont pas examinées par le sujet, puisqu'il existe en ces hommes des milliers de moi qui réagissent automatiquement comme des machines aux influences externes et accidentelles. Il n'y a pas de vraie compréhension ou de vraie signification parce qu'il leur manque l'intervention d'une intelligence éveillée. Plus spécifiquement, il n'est pas suffisant de s'appliquer à percevoir quelque chose, mais il faut "s'observer en train de percevoir sa perception; non seulement voir et entendre, mais

se voir voir, s'entendre entendre: être son propre spectateur" (Biès 75). C'est alors cet acte d'intervention qui unit le *representamen* avec son objet dans un processus triadique dont le produit est le signe. Ce signe, en revanche, n'est généré que par un autre signe, qui devient à son tour un autre interprétant. Cette notion d'interprétant est centrale au processus du signe peircien dans la mesure où elle protège à la fois la nature triadique du signe et qu'elle porte toute pensée et toute perception dans un rapport sémiotique. Autrement dit, l'interprétant joue simultanément deux rôles, ayant toujours le même objet que le signe dont il est l'interprétant. Cela déclenche une chaîne sémiotique où l'interprétant est la cause d'une première sémiose et la source, en même temps, d'une deuxième sémiose (Pesot 80-81).

Citons Peirce à propos de cette sémiose illimitée: un signe est "tout ce qui détermine quelque chose d'autre (son interprétant) à renvoyer à un objet auquel lui-même renvoie (son objet) de la même manière, l'interprétant devenant à son tour un signe et ainsi de suite ad infinitum" (Peirce 126).

Vu selon cette perspective de la sémiose infinie, le message daumalien incorporé dans son invitation à faire l'ascension du Mont Analogue nous révèle une dimension insoupçonnée dans la pensée de cet auteur. Daumal nous invite à monter jusqu'au "sommet [le] plus aigu ... où seul se tient qui remplit tous les espaces ... seul subsiste le cristal de la dernière stabilité" (MA 169). C'est là que l'on trouve la cime de l'ultime sémiose; c'est là, "au centre de tout", où s'unifient par fusion le *representamen* et l'objet, et que, n'ayant plus besoin d'un interprétant, on "voit chaque chose accomplie en son commencement et sa fin" (ibid.). Dans cet état de conscience, dans cet espace de perception divine, "dans l'air le plus subtil où tout gèle", il cesse d'être sémiose, il n'existe plus de signification, il n'y a plus de signe. En somme, l'homme n'est plus homme.

L'ironie au fond de cette conception n'aurait pas échappé à l'attention de Daumal. Car, plus qu'autrui, il voulait croire à l'existence virtuelle d'un monde au delà du monde humain. Il voulait, également, croire à l'existence d'une Vérité indubitable qui transcende tout espace, toute perception, toute analogie. Cette vérité, pour Daumal, se trouve dans la lumière du perpétuel incandescent, le Vishnu. Dans ce monde divin, tout est possible, tout est réalisable. Est-il possible, cependant, que

dans la plus fine pointe de son âme, il réside aussi la question extrêmement ironique qu'il faut poser: dans un monde divin où tout est infiniment clair et révélé, existe-t-il toujours la nécessité de croire et de voir? Est-il possible, enfin, que Daumal comprenne bien que, dans ce sens intrinsèquement humain, l'homme n'atteindra jamais le sommet? Lisons les réflexions d'Anthony Barton au sujet de l'ascension: "It is an impossible invitation (to climb to the peak), the literary equivalent of one of those Escher prints of a hand drawing itself or of people walking up and down a stairway that goes neither up nor down, yet goes on forever" (135).

L'ironie de cette question s'approfondit lorsqu'on réfléchit à la façon dont Daumal acheva *Le Mont Analogue*. Au fur et à mesure qu'il arrive vers la fin du conte, il arrive face à face avec sa propre mort. Interrompu par la mort, Daumal n'en vient pas à achever sa phrase; il la termine avec une virgule et son livre reste en suspension. Si tout signifie vraiment, comment pouvons-nous interpréter un tel geste, apparemment inconscient et imprévu? Une chose est certaine. Dans le monde daumalien, cette virgule, suspendue dans l'espace éternel de l'ascension, signifie. En clamant son désir de le voir, elle indique, muette et immuable, comme le doigt de Dieu, le sommet. Cette virgule suspendue évoque avec une éloquence poétique et l'hésitation et l'espoir existentiel de Daumal et de tout être humain sur le seuil de l'Infini. Cependant la question, comme ce geste de sémiose infinie, doit rester éternellement suspendue.

BIBLIOGRAPHIE

Au cours de cette étude j'ai employé l'abréviation MA pour indiquer René Daumal, *Le Mont Analogue: Roman d'aventures alpines, non euclidiennes et symboliquement authentiques*. Paris: Gallimard, 1981.

Barton, Anthony. *Mount Analogue. On the Structure of Didactic Tales*. Needham Heights, MA: Ginn Press, 1993. 82-89.

Biès, Jean. *René Daumal*. Paris: Seghers, 1967.

Culler, Jonathan. *The Pursuit of Signs: Semiotics, Literature, Deconstruction*. Ithaca, NY: Cornell UP, 1981.

- Ouspensky, P.D. *In Search of the Miraculous: Fragments of an Unknown Teaching*. San Diego: HBJ, 1976.
- Peirce, Charles S. *Écrits sur le signe*. Traduit par Gérard Deledalle. Paris: Seuil, 1978.
- Pesot, Jurgen. *Silence, on parle: Introduction à la sémiotique*. Montréal: Guérin, 1979.
- Riffaterre, Michael. *Sémiotique de la poésie*. Traduit par Jean-Jacques Thomas. Paris: Seuil, 1983.

H.K.